

Le travail à la mine

Le décor étant planté, passons à la mine et à ses sous-kommandos, car tout le monde ne travaillait pas au fond, Moi...oui.

Après avoir ingurgité une maigre soupe, 150 d'entre nous furent désignés pour descendre en premier poste et "zun fûn" nous fûmes dirigés vers le carreau de la mine de sel, dont nous apercevions le chevalet à 2 kilomètres devant nous.

Toute ma vie je me souviendrai de cette première descente. Nous nous présentâmes devant la cage et par fournées d'une quinzaine, je ne sais plus très bien, nous fûmes littéralement poussés à l'intérieur. Elle était pourrie cette cage, rouillée au possible, prenant l'eau de toute part qui tombait de je ne sais où, un goût acre de potasse vous venait à la gorge, c'était stressant dirions-nous aujourd'hui. Lorsque le meister (civil allemand chef d'équipe) appuya sur le bouton, j'eus l'impression de descendre aux enfers. Mes tripes remontèrent dans mon estomac et je crus que j'allais vomir... 460 mètres plus bas, nous fûmes accueillis par un autre meister et surtout par celui que nous allions surnommer "fils de fer" en raison de sa taille filiforme. C'était un SS. Ce n'était pas un cadeau. Généralement les SS ne s'occupaient pas du travail, c'était le job des meisters qui transmettaient leurs ordres aux kapos, qui eux, faisaient exécuter de gré ou de force les différents travaux. Les SS surveillaient. Fils de fer, lui, qui était tout sauf sot, voyait le travail qu'il y avait à faire. Il se substituait au meister et même au Kapo. Il était à l'origine et à la conclusion. Il arpentait la mine avec ses grandes jambes, allait d'un chantier à l'autre, veillait à ce que tout le monde soit au boulot et que personne ne fasse semblant. Il avait l'art d'arriver toujours dans votre dos au moment où vous ne l'attendiez pas... si vous étiez pris en défaut, c'est lui et personne d'autre qui vous administrait la correction d'usage à coups de gummi.

Le travail au cours de cette première nuit consista à dégager les galeries des blocs de sel qui les encombraient. Nous devions les casser à la masse et les charger dans les wagonnets rouillés qui roulaient sur des rails tout aussi rouillés, pour les amener au pied de la descente des cages et de là, ils étaient remontés à la surface. Nous étions quatre par wagonnets. Cela ne dura pas. Fil de fer estima très vite que trois suffisaient pour une telle tâche, aussi enleva-t-il un camarade de notre groupe de travail. Ces wagonnets étaient rouillés vous ai-je dit, mais aussi, compte tenu de ce que les rails étaient posés dans le sel, ils n'étaient pas très stables d'où de fréquents déraillements. Il nous fallait alors les remonter sur les rails et cette manœuvre s'effectuait généralement sous les coups des kapos qui n'admettaient pas que l'on sabote le travail... car il était évident à leurs yeux que nous l'avions fait exprès.

18 ans, n'ayant jamais tenu un outil dans mes mains, encore moins une masse, vous imaginez facilement l'état dans lequel je me trouvais. Cela dura 12 heures de temps avec une simple coupure d'une demi-heure pour boire un jus d'orge infect alors que les meisters sortaient leur casse croûte de leurs sacs et le mangeaient sans aucune vergogne devant nous qui tirions la langue.

Toutes les nuits et tous les jours que nous passâmes au fond de la mine ce fut le même scénario.

Chaque semaine nous changions de poste. Ceux de jour passaient de nuit et ceux de nuit passaient de jour. Les horaires étaient 5 heures-17 heures et 17 heures-5 heures. Lorsque nous étions de jour le réveil était à 4 heures. La toilette était vite faite car l'eau était rare dans un premier temps, et inexistante par la suite en raison du gel. Je suis resté 6 mois sans toucher une goutte d'eau. Comme nous ne nous changions pas et que nous couchions tout habillé, je ne vous fais pas de dessin. Pour l'odeur, on s'y habitue très bien, on n'y fait même plus cas. Le seul souci, c'était la bouffe, encore la bouffe, toujours la bouffe.....

... le dimanche nous ne travaillions pas. Effectivement nous ne descendions pas au fond de la mine, ce n'est pas pour autant que nous restions sans rien faire. On nous occupait. Soit que nous effectuions des travaux dans le camp, soit que nous étions réquisitionnés par un chantier voisin pour porter de lourds panneaux de baraques dans le but d'agrandir le camp en prévision d'arrivées nouvelles. Ce ne fut pas le cas, la fin de la guerre intervint avant. Chacun sait que l'inactivité est un vice...

Sur le plan travail, je voudrais apporter une précision importante. Dans la mine nous installions une usine souterraine, c'est pour cela que nous avons dégagé dans un premier temps les galeries. Il fallait circuler aisément. Après nous avons passé notre temps à bétonner de grandes salles destinées à recevoir des machines-outils. Plusieurs firmes co-existaient pour ce faire. Siemens était responsable de tout ce qui était électrique, Kalag s'occupait des machines, Preussag acheminait au fond le sable extrait par des déportés en surface et ce par tous les temps pour faire le béton etc... Ces firmes achetaient au SS les déportés. Elles puisaient leur main d'œuvre dans le camp de concentration. C'était un véritable marché d'esclaves, marché qui était inépuisable. Ces firmes qui sont cotées en bourse aujourd'hui n'avaient pas à économiser la main d'œuvre, d'où le fort rendement exigé. Nous en crevions...

Le déblaiement des galeries dura quelques temps, puis nous attaquâmes un autre chantier, l'installation de l'usine souterraine sur deux niveaux : moins 400 mètres et moins 460.

La mine était une mine de sel de potasse. L'extraction de ce sel ou de cette potasse avait fait qu'il existait de très grandes cavités qui étaient en fait des salles immenses. Il y avait donc de la place pour installer les machines, ce qui n'empêchait pas qu'il fallait parfois les agrandir. C'est alors que les artificiers civils intervenaient. Dès que l'explosion avait eu lieu, nous devions immédiatement rentrer dans la salle et dégager les blocs de sel. Il y avait alors en suspension dans l'air un mélange de sel et de potasse que nous respirions en permanence. Tous nos vêtements étaient poisseux. Nous vivions dans une espèce d'atmosphère cotonneuse et nous avions de la difficulté pour respirer.

Lorsque les salles furent entièrement dégagées, nous sommes passés à un autre stade celui du bétonnage.

Les bétonnières, le sable, le ciment nécessaires étaient descendus par l'ascenseur, le même que nous emprunions. Nous posions sur le sel de grandes feuilles de papier goudronnés sur lesquelles nous devions étaler le béton. Là nous allions toucher à un autre enfer.

Les sacs de ciment étaient disposés en tas à quelques mètres de la bétonnière. Chacun d'entre nous, devait prendre un sac de ciment sur son dos, seul, et ça pèse 50 kilos un sac de ciment, et le verser dans la bétonnière, alors que d'autres déportés la remplissait de sable. Nous avions un moment de répit le temps qu'elle tourne jusqu'à ce que le mélange fût à point. Elle déversait alors son contenu dans ce que nous appelions la japonaise. C'était une sorte de benne

avec des bras tel un pousse-pousse comme on voit en Asie, et nous devions la tirer à deux jusqu'au point de bétonnage. Il y avait bien des planches sur lesquelles nous la faisons rouler, mais, tout comme les wagonnets, il arrivait qu'elle sorte des planches, alors les roues s'enfonçaient dans le sel concassé. Sabotag ! Gueulait le kappo ou fil de fer...et les coups pleuvaient. Ce travail était épuisant. Beaucoup y ont laissé la peau.....

J'ai également travaillé dans d'autres sous-kommandos en surface. Il y avait parfois un peu plus de défense sur le plan nourriture car il nous arrivait de travailler à proximité d'un champ de betteraves. Au passage, un coup de pied bien appliqué en arrachait une, une flexion rapide et elle était à l'abri sous la veste rayée.

Le travail était aussi pénible puisqu'il consistait à creuser des tranchées de 2 mètres 50 de profondeur, par lesquelles passaient des canalisations. L'air n'était pas vicié comme au fond de la mine mais le froid de l'Allemagne centrale est des plus rigoureux et ce n'est pas la capote militaire trouée dont on nous avait doté qui nous protégeait énormément.

Ce travail éreintant se poursuivit jusqu'au 11 avril 1945, date de l'évacuation du camp devant l'alliance alliée. L'état de santé du Kommando n'était pas des plus brillant et il allait vivre à compter de cette date et jusqu'au 8 mai un nouveau calvaire d'une toute autre nature.